



AUTOUR DE LA GUERRE

Les grands blessés de Fribourg

L est 1 h. $\frac{1}{2}$ du matin. Nous descendons, le P. Th. et moi, la colline du Petit-Rome. Les étoiles claires et froides nous versent leur faible lumière ; une bise glacée s'engouffre dans le ravin et balaie la grande avenue ; sa plainte, dans les arbres, semble pleurer et à la fois célébrer les poignantes et glorieuses misères que nous allons contempler.

Chemin faisant, un groupe de personnes, dont le cœur vibre comme nos cœurs, s'est joint à nous. Nous arrivons à la gare. Quelle surprise ! Sur le quai une grande foule attend nos blessés. Il est 2 heures du matin, le vent est très froid, c'est encore l'hiver. Mais il y a de la chaleur dans les âmes et c'est pourquoi l'on est venu.

Et voici que tous les yeux regardent dans la direction de Berne par où ils vont venir. Le train apparaît déjà à une courte distance. Il va silencieux et rapide, et je ne sais s'il a ou si nous lui prêtons une sorte de majesté : il porte un si glorieux fardeau !

Le voilà qui approche ; il longe le talus du vieux cimetière. C'est là que reposent, à deux pas de la voie, quelques soldats français, malheureux restes de l'armée de Bourbaki. "Dors en paix, lit-on sur la stèle de leur tombe, dors en paix, un peuple ami veille sur toi." Mais à cette heure sans doute la cendre des héros de 70 se réveille et tressaille, tandis que passent si près d'elle les héros mutilés d'aujourd'hui.